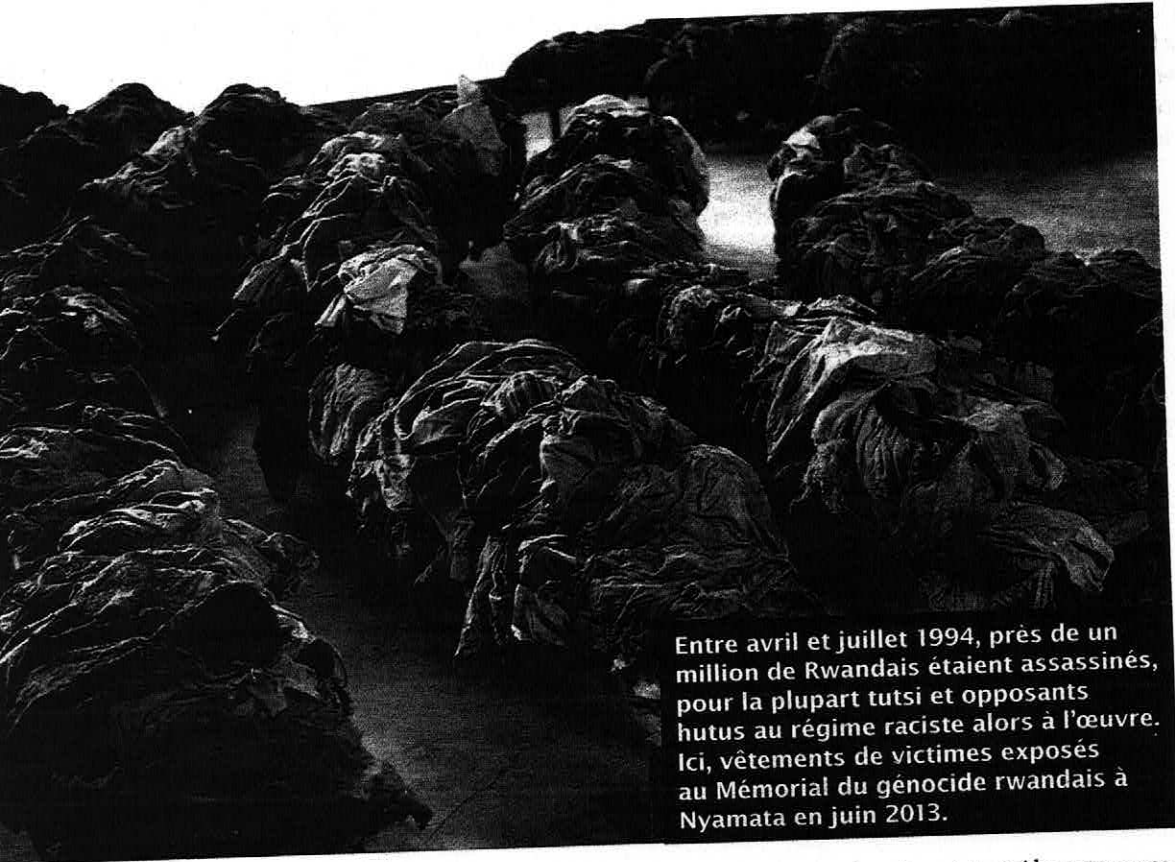


Ô vous, frères humains

« Adolphe est un homme de taille moyenne, il n'est ni vraiment beau ni vraiment laid, il est plutôt banal, il a le teint clair. Il était gentil avant de faire tuer ma mère. Il a fait tuer Victor aussi. Puis une petite fille hier après-midi. Avant, à l'aube, il a fait torturer l'ouvrier que les veilleurs de nuit ont fait tomber du toit. Il est gentil. Adolphe. Tout le monde dit de lui qu'il est gentil. Il le sera plus encore quand il aura réussi à me faire tuer aussi.



Entre avril et juillet 1994, près de un million de Rwandais étaient assassinés, pour la plupart tutsi et opposants hutus au régime raciste alors à l'œuvre. Ici, vêtements de victimes exposés au Mémorial du génocide rwandais à Nyamata en juin 2013.

Ainsi commence ce livre exceptionnel écrit par une survivante du génocide tutsi qui raconte la mort des siens, et sa propre mort – car on ne survit pas impunément à un génocide – mais aussi son retour progressif dans le monde des vivants à travers la famille qu'elle a recréée en France. La construction de l'ouvrage est très savante. L'auteure procède en effet par allers retours spatio-temporels pour dévoiler par fragments successifs ce qui s'est produit dans le quartier de Ngoma, à Butare, au Rwanda, le 30 avril 1994, le puzzle des événements tragiques s'assemblant définitivement dans les toutes dernières pages du livre. Mais si la construction est savante, il n'y a aucune recherche

d'effet littéraire, aucune afféterie, aucune rouerie propre à l'écrivain de métier; la forme est ici entièrement au service du fond.

Les assassins maîtres du terrain

Il s'agit pour l'auteure, comme pour tout survivant, de témoigner en faveur des siens dans la langue la plus claire et la plus précise possible – qu'elle a la chance de posséder – afin qu'ils ne soient pas oubliés. Il s'agit aussi pour l'auteure, comme pour tout survivant, d'obtenir réparation morale, cette réparation qu'attendait Germaine Tillion du procès de Ravensbrück et qui l'a naguère tant déçue⁽¹⁾ puisque les coupables se sont enfermés dans la mauvaise foi et ont tout

de suite minimisé leur responsabilité, par peur d'une justice des hommes qui a fini par se faire prendre à leur jeu. Au Rwanda, c'est encore pire car les coupables sont l'immense

Aucune recherche d'effet littéraire, aucune afféterie, aucune rouerie propre à l'écrivain de métier; la forme est ici entièrement au service du fond.

majorité de la population. Impossible de juger et de mettre en prison tout le monde! Les assassins sont restés maîtres du terrain et le crime a en quelque sorte payé, ce que ressent douloureusement l'auteure lorsqu'elle

revient sur place: « Un jour, huit ans après le génocide, je suis revenue en tournée dans la maison d'onc Jean et de tante Aurélia. [...] J'essayais de trouver un sens à ce qui nous était arrivé. J'ai revu les mêmes hommes avec les machettes, sauf que ce n'était pas le sorgho qu'ils avaient taillé, mais tante Aurélia, oncle Jean et tous leurs enfants. J'ai discuté avec eux, à la façon rwandaise. Je savais qu'ils les avaient tués, ils savaient que je savais, mais nous faisons comme si rien ne s'était passé. Nous faisons comme si c'étaient d'autres personnes, quelques monstres venus d'un autre monde, arrivés là seulement pour les assassiner. » Il ne reste aux victimes qu'à dresser des mémoriaux – l'auteure en visite un – qui servent à la fois à honorer les défunts qu'à rappeler leur crime aux coupables: « Oui, ces yeux morts mais ouverts vous regardent, ces lèvres haïsses, vous regardent lorsqu'ils tendrement vous baisent la joue de votre femme ou le front de votre fils, vous regardent lorsqu'ils vous riez, vous regardent lorsqu'ils paisiblement vous dormez, vous

regardent lorsque vous pleurez, vous regarderont lorsque vous agoniserez, mains écartant les draps. », écrivait Albert Camus en concluant que si les hommes ne se contentaient d'arrêter de mourir, ils préféreraient plutôt que de prétendre

●●● aimer leur prochain (il y a beaucoup d'églises au Rwanda comme en Autriche), l'humanité progresserait déjà quelque peu. Réparer moralement signifie aussi réexaminer le rôle joué par la France dans toute cette affaire. L'auteure n'en parle pas, si ce n'est pour s'étonner de l'indifférence qui régnait dans notre pays juste après les massacres : « Nous sommes arrivées à Paris au mois d'août, en plein été, les gens avaient l'air heureux, allongés paisibles au soleil. Des heures et des heures à ne rien faire d'autre, sinon prendre le soleil. Chez nous, de là où je venais, je n'avais jamais vu personne étalé comme ça au soleil, sauf ceux atteints de malaria, avec une fièvre à claquer des dents.

Ou alors les morts. Seuls les cadavres pouvaient rester ainsi. Je n'aimais pas ces journées. Au parc, des enfants s'amusaient près de leurs mères immobiles. Les gens passaient à côté d'eux sans même les remarquer. Je pensais à mon petit frère, lui qui rêvait de manège et de chevaux de bois. Je l'entendais hoqueter lors de ses derniers instants, seul sous le soleil brûlant. »

Qu'a fait la France de Mitterrand pour venir en aide aux Tutsis et aux Hutus modérés, eux aussi massacrés par les Hutus extrémistes ? Cette France de Mitterrand qui considérait encore, trois semaines après le début du génocide, et déjà 200 000 morts, que la faction la plus dangereuse du Rwanda

était non pas celle des extrémistes hutus, mais celle des Tutsis du FPR⁽³⁾, qualifiés par le général Christian Quesnot, alors conseiller militaire du président, de « Khmers noirs » et de « parti le plus fasciste qu'[il eût] jamais vu en Afrique »⁽⁴⁾ ?

Si ce livre remarquable pouvait, par la force de son propos, contribuer à rouvrir un tant soit peu le dossier du criminel aveuglement français de l'époque, il aura atteint une bonne partie de son but.

(1) Voir *Le Patriote Résistant* n° 919.

(2) Albert Cohen, *Ô vous, frères humains*, Folio, Gallimard.

(3) Front patriotique rwandais.

(4) Philip Short, *François Mitterrand, portrait d'un ambigu*, Nouveau Monde éditions, p. 790-791.



Annick Kayitesi-Jozan,
Même Dieu ne veut pas s'en mêler, Rwanda, une vie après.

Éditions du Seuil, 2017, 229 pages, 18 euros.

La « Révolution nationale » avant Pétain

L'écrivain Maurice Blanchot a été une figure emblématique de l'avant-garde intellectuelle française des années 1940-2000. Les textes réunis dans cet ouvrage sont les articles de journaux qu'il a publiés au cours des années trente.

Il y commente la vie politique française et l'action diplomatique des différents gouvernements de l'époque. Blanchot étant né en 1907, on a donc ici les textes d'un tout jeune homme, et cela se retrouve dans l'écriture qui est celle d'un très bon élève, et même d'un « premier de la classe » qui maîtrise tous les codes du genre, mais comme souvent dans ce cas, la pensée n'est guère originale. Le journaliste cherche à écrire « vieux » pour faire pondéré et être pris au sérieux – comme un post-adolescent mettrait des lunettes à montures épaisses et se laisserait pousser un mince collier de barbe pour faire plus « responsable » – et il y parvient parfaitement au risque d'ennuyer son lecteur dans tous les articles d'une syntaxe impeccable qui portent sur l'année 1933 et qui constituent,

à eux seuls, près de la moitié de l'ouvrage. Par la suite, Blanchot se radicalise et « déboutonne » quelque peu son écriture, ce qui la rend un peu plus intéressante.

Le nationalisme pour boussole

Sur le fond, il expose une pensée nationaliste classique – tout droit sortie des ruminations du personnage principal de *L'Enfance d'un chef*⁽¹⁾ – qui lui permet cependant de viser juste quand il dénonce avec lucidité les illusions de la politique de sécurité collective, les insuffisances du traité de Versailles, les dangers du pangermanisme et les errements de la politique étrangère française. Il alerte alors sur la guerre qui vient et on peut dire qu'il a été vraiment prescient à ce propos. Malheureusement, ●●●

